



LE PROPAGATEUR

Vol. III.

FEVRIER 1906

No 2

Mgr Alexis-Xyste Bernard. — Chronique mensuelle. — La Croix et la Messe.
L'avenir. — Chut!!!

✻ M^{gr} Alexis-Xyste Bernard ✻

Je ne sais rien de plus joli au monde que le paysage de Belœil, vu du milieu de la rivière Richelieu ! Bien souvent j'ai descendu ou remonté l'admirable rivière jusque là. Pendant qu'ailleurs on s'épuise à force de progrès, sur les bords du Richelieu on vit heureux et content. Je comprends qu'on y soit traditionaliste et conservateur !

Le nouvel évêque de St-Hyacinthe est né à Belœil. Mgr Alexis Xyste Bernard sera l'orgueil du catholique et pittoresque village qui se mire dans les eaux pures de l'antique rivière des iroquois... presque sous les pieds du mont Belœil, situé, on le sait, à St-Hilaire, le village d'en face.

C'est ainsi partout, sur le Richelieu, les clochers se rencontrent en se mirant dans les eaux. Et les enfants, retour des classes, s'égayent à voir le clocher se mouvoir au fil de l'eau et au gré du vent.

Aussi bien, la foi sainte de nos pères est-elle solidement ancrée au cœur des habitants des deux rives.

A Belœil, la famille des Bernard et celle des Préfontaine sont particulièrement remarquées sous ce rapport.

Ce qu'ils vont le fêter Mgr Bernard, les catholiques de Belœil ! pourvu qu'il s'y prête un peu, ce dont je doute.

* * *

Mgr Bernard, dont le sacre aura eu lieu le 15 février quand ces lignes paraîtront, est un homme de science et de piété, un prêtre admirablement régulier et un citoyen remarquablement affable; il a ce caractère digne et courtois des anciens que notre génération admire plus volontiers qu'elle n'imité. Mais avant tout et par-dessus tout, c'est un humble.

Il se figurait très sincèrement qu'il n'était pas capable d'être évêque! Mais tout le monde était contre lui, son diocèse, son clergé, ses collègues dans l'épiscopat, la Propagande, le Saint-Père! Les médecins eux-mêmes ont dû changer d'avis. D'abord ils prétendaient que sa santé ne lui permettait pas d'être évêque; mais ils ont capitulé. Ils ont bien fait. Depuis son élection, Monseigneur se porte comme un charme. Il n'a plus le temps de penser à lui et le Bon Dieu y voit.

On raconte que tout en se soumettant à la volonté du Pape, le nouvel évêque ne laisse pas d'appréhender très fort les charges de l'épiscopat.

“ Vous aviez beau, lui a reparti l'un de ses chanoines, il fallait vous conduire comme nous, cela ne vous serait pas arrivé! ”

Sous la gaité de la boutade se cache une belle part de vérité. Sans le vouloir, sans y penser même, Mgr Bernard s'est imposé au choix de tous par sa dignité, sa régularité, son travail, son commerce et son charme.

Nous ne disons rien ici de tout ce que les journaux racontent depuis deux mois, de sa vie, de ses études, de sa famille, de son collège.

Très humblement mais d'un cœur très sincère nous nous inclinons respectueusement devant le nouveau Pontife, et, au très digne successeur des Moreau et des Decelles, nous disons au nom de tous nos lecteurs qui nous y autorisent, c'est sûr :

Monseigneur, ad multos annos!

Monseigneur, Bénissez-nous!

L'abbé Elie J. Auclair



CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE: Les Soeurs de la Congrégation aux pieds du pape Pie X. — En France: une protestation de M. Arnould. Le cri d'une âme française. — Le nouveau président, M. Fallières; appréciation de Pierre Veullot. — La conférence d'Algésiras. — Le roi d'Espagne en automobile. — Le Czar et la révolte. L'armée de Mandchourie. — La mort de Christian IX. — L'abbé Chartier (Emile) et les Français. — Un article du *Morning Post*. — Le "Canada ecclésiastique" 1906. — Chapman et notre histoire. — Mgr Scollard et les Canadiens-français dans l'Ontario. — Le Pensionnat de S. Nom de Marie à Outremont. — Le "Montcalm" du Frère Symphonien au Mont St-Louis. — Nos écoles commerciales. Une protestation. — Nos écoles primaires. Opinion de M. Lacroix. Le cours industriel de Sherbrooke. L'apathie des parents. Il ne faut pas surcharger les cours des enfants. Opinion de Mgr Laffamme. — Un homme sans gêne! — Nos défunts.

Ces semaines dernières, la supérieure générale des sœurs de la Congrégation, Mère St-Anaclet revenait de Rome avec son assistante, Mère St-Marcel. Les distinguées religieuses étaient allées là-bas, sur la recommandation de Mgr l'archevêque de Montréal, afin de dire au Saint-Père combien vivement les sœurs de la Congrégation désirent voir monter sur les autels la femme de Dieu, si héroïque et si dévouée, que fut la Vénérable Marguerite Bourgeoys, leur fondatrice.

Madame la Supérieure Générale a bien voulu autoriser le modeste chroniqueur du Propagateur à résumer pour ses lecteurs quelques unes des impressions qu'elle a rapportées de Rome. C'est d'abord, une immense confiance en la bonté de Pie X. Il aime les Canadiens, le bon Pape, et il s'en sait aimé. Il l'a redit à la Mère St-Anaclet. Et puis, il veut bien, lui, béatifier notre Vénérable Marguerite Bourgeoys; seulement il faut suivre la procédure, et le promoteur de la foi, on le sait, est exigeant.

Mais ce sera bientôt l'heure de Dieu, nous l'espérons. Le saint-Père s'est montré si accueillant que c'est vraiment bon signe. Beaucoup de religieuses et d'élèves de la Congrégation nous font l'honneur, paraît-il, de lire notre chronique. A toutes, nous recommandons de prier pour obtenir de la grâce de Dieu cette *glorification* pour l'Eglise canadienne.

Nous ne voulons en rien prévenir les jugements de Rome, mais nous avons hâte, avec le nom de Mgr de Laval, d'ajouter à nos litanies les noms de Marguerite Bourgeoys, de Madame d'Youville, de la Mère Gamelin? Il me semble qu'on les prierait si bien *nos saints de chez nous!*

* * *

Mère St-Anaclet et sa compagne ont voyagé en France. Et sur leurs lèvres, comme naguère sur celles de nos évêques, j'ai surpris la même exclamation: "Pauvre France!"

L'autre soir, à l'Université Laval (Montréal), M. Arnould le distingué professeur de littérature qui est aussi un chrétien sans peur, en parlant du caractère des héros cornéliens — dans Polyeucte —, a protesté avec émotion contre ceux qui oublient, dans les malheurs présents, tout ce que la France a fait dans le passé et tout ce qu'elle fait encore de bien au point de vue chrétien. Nous l'avons superbement applaudi.

Si nous regrettons les fautes de la France officielle, nous ne voulons pas dire du mal de la vieille patrie française. Elle nous tient au cœur par trop de fibres.

Entre plusieurs, j'ai reçu une lettre, à ce sujet, qui m'a profondément touché. Une *sœur française*, que son obéissance retient quelque part dans l'Iowa me "prie de ne jamais dire du mal de la France, de n'en penser jamais de mal"... "elle est bien coupable, dit-elle, ma patrie, mais elle est plus malheureuse encore!" Ce cri de l'âme est vraiment beau. Ce sont de telles âmes qui sauveront la France, parce qu'elles l'aiment et prient pour elle! Si Sodôme avait eu dix justes, elle eût été sauvée!

* * *

Mais en attendant, le plus mauvais des deux candidats à la présidence de la République a passé. M. Fallières a été élu par 449 voix contre 371 à M. Doumer et 26 à divers.

M. Pierre Veillot apprécie ainsi cette élection. "Deux mots suffiront aujourd'hui: le nouveau président n'a ni le physique ni le moral de l'emploi. C'est, du reste, ce qui lui a valu la préférence... La tradition jacobine, toute de méfiance et de jalousie, écarte avec soin de la plus haute magistrature, du poste le plus populaire, les hommes faits pour les premiers rôles. On prend un effacé qui sera docile." Ce n'est pas flatteur. La note générale des revues et journaux dit bien d'ailleurs que M. Fallières continuera M. Loubet. Il signera tout. On n'a qu'à lui changer la majorité à la Chambre et il signera tout comme un *modéré*, aussi bien que M. Doumer, sans aucun doute.

* * *

Une conférence d'hommes d'état est réunie à Algésiras, sur les bords du détroit de Gibraltar, à l'embouchure du rio de la Miel. C'est donc en Espagne. Les représentants des grandes puissances vont régler là les affaires du Maroc... à moins qu'ils ne les règlent pas. Et alors? sera-ce la guerre?

Le 6 juillet 1801, un amiral français avait battu à Algésiras un amiral anglais: Linois avait triomphé de Saumarez. Aujourd'hui, si la France ne cède pas devant l'Allemagne, l'Angleterre lui aiderait, paraît-il, à se... faire battre par Guillaume. Comment cela? La flotte anglaise coulerait les vaisseaux allemands, et, Guillaume s'indemniserait sur terre aux dépens de la France, en hommes et en nature. Sans doute, il n'est pas prudent de jouer au prophète, mais il est permis de penser qu'avec ses légions d'instituteurs anti-soldats, la France se prépare de tristes bataillons! D'ailleurs depuis 70, l'Allemagne a augmenté sa population jusqu'à 52 millions tandis que la France? Elle fait la guerre, à l'intérieur, aux religieux et aux prêtres, et elle reste stationnaire avec 38 à 39 millions d'habitants.

* * *

On annonce que le roi d'Espagne va épouser la jeune princesse de Battenberg, la nièce du roi d'Angleterre. En attendant, il s'amuse à courir en automobile. Voici le récit de l'une de ses aventures.

Madrid, 31 janvier. — Alphonse XIII, roi chauffeur, continue à excuser fermement, bravant les intempéries. Sa dernière excursion le conduisit de Madrid à Valladolid. Il quitta Madrid sans révenir personne, accompagné du marquis de Viana, et, sans tambour ni trompette, arriva à Valladolid, au grand émoi des autorités. Comme un simple mortel, il alla déjeuner au restaurant à six francs par tête. Le bruit de son arrivée se répandit vite et bientôt une foule nombreuse se pressa pour attendre la sortie du souverain. Tout à coup des cris annoncèrent: "le roi se promène sur l'avenue Alphonse XIII", cela paraissait impossible, puisque personne ne l'avait vu sortir du restaurant. Cependant c'était la vérité, le jeune souverain, pour éviter la foule et les ovations, avait tout simplement sauté par une fenêtre situé à près de deux mètres du sol et donnant derrière l'hôtel. Quand la foule se rendit compte du fait et se porta vers l'endroit où elle comptait le rencontrer, il avait déjà repris la route de Madrid.

Aussi, depuis, l'appelle-t-on, à Valladolid, le "roi chauffeur fantôme".

* * *

Le Czar de Russie ne mène pas une vie aussi heureuse que celle du jeune roi d'Espagne. Pour s'être apaisée un peu, la révolution ne paraît pas encore avoir dit son dernier mot. Les dernières dépêches ont pourtant l'air d'annoncer que la réforme de la constitution et l'élection de la *Douma* finiront par passer. De Witte alors, après avoir réussi la paix avec le Japon, triompherait de la guerre civile! Il serait deux fois grand homme! On a dit quelque

part que le célèbre comte est soutenu par l'argent des juifs millionnaires de l'Europe. Evidemment cela ne saurait nous inspirer une grande confiance en l'avenir de la liberté morale et chrétienne en Russie!

Les glorieux restes de l'armée russe sont encore en Mandchourie. On craint, paraît-il, d'augmenter le nombre des révolutionnaires en les rapatriant. Et plus de 900,000 hommes voient se dresser devant eux la triste perspective de vivre encore longtemps loin de leurs villages, de leurs amis, de leurs parents.

Dieu, quelle triste chose que la guerre! Et, comme la nécessité politique parfois rend les hommes cruels.

* * *

Le vieux roi du Danemark, Christian IX, vient de mourir. C'était un sage. Tout en gouvernant son royaume avec bonheur, il a magnifiquement élevé ses enfants, et les a bien placés. Quatre au moins ont monté sur le trône de son vivant et ceint la couronne, et le fils aîné lui succède maintenant, sur le trône du Danemark sous le nom de Frédéric VIII. Les quatre qu'il a vu régner sont: la princesse Dagmar, qui fut l'épouse d'Alexandre III et est encore impératrice douairière de Russie, la princesse Alexandra, l'épouse de notre roi, Edouard VII d'Angleterre, le prince Georges, qui est roi de Grèce, et enfin le nouveau roi de Norvège Hakon VII.

Comme placement, c'est plus que réussi!

* * *

Le deuil de la maison royale du Danemark, puisqu'il touche directement la reine d'Angleterre, a son écho jusque chez nous, au Canada. Car, et c'est assez naturel, nous nous occupons plus de l'Europe que l'Europe ne s'occupe de nous.

Dans la *Vérité* de la semaine dernière, l'abbé Emile Chartier, étudiant actuellement à Paris, se plaint vivement de ce que l'on ne nous connaisse pas plus en France. Ce n'est pas amusant, c'est vrai, de passer pour un sauvage. Mais il ne faut pas conclure trop vite. Beaucoup de Français nous connaissent, et, ils nous estiment. Quant à la masse, c'est vrai que l'almanach Hachette n'est pas riche en renseignements frais. Mais, enfin, ici, au Canada, que savons-nous de l'Algérie par exemple? Je sais, on peut ouvrir son Larousse!

* * *

D'ailleurs, le Canada grandit toujours. On finira bien par le mieux connaître. Le *Nationaliste* publiait l'autre jour, sous la signature d'Ernest Lafortune, un remarquable article où il est question d'une étude publiée par le *Morning Post*, de Londres, à propos de l'avenir du Canada français, fort intéressante. "Gardons scrupuleusement notre caractère national, conclut l'écrivain du *Nationaliste*, développons notre intellectualité, nos ressources matérielles, soyons une race forte à tous les points de vue, et le problème de notre avenir se résoudra de lui-même sous l'action des circonstances."

* * *

Le *Canada ecclésiastique* pour 1906, est un précieux indicateur que tous les prêtres, tous les religieux, toutes les religieuses et beaucoup d'autres encore devraient avoir en leur possession. Les renseignements sont extrêmement riches et variés. L'illustration est particulièrement soignée. C'est commode à consulter. C'est clair, net et précis.

Il y a peut-être encore quelques omissions de détails. Mais, ce n'est pas parce que les éditeurs ont ménagé leurs peines. Que voulez-vous, il y a dans le monde des gens qui n'aiment pas à rendre service, d'autres qui sont très occupés, d'autres que l'ennui d'écrire une lettre horripile. Egoïstes inconscients souvent, qu'on trouvera pourtant assez exigeants quand ils traitent avec leurs fournisseurs.

A la rédaction du *Canada ecclésiastique*, on recevra avec reconnaissance pour l'année à venir tout supplément de renseignements. Sachons donc nous aider les uns les autres!

Je n'insiste pas sur le mérite de l'édition de 1906, qu'on aille voir à l'annonce. J'estime pour ma part, n'eût-on qu'un dollar à dépenser cette année pour des livres, que c'est celui-là qu'on devrait se procurer... il en ferait peut-être acheter d'autres d'ailleurs!

* * *

A l'occasion du retour d'Europe, en décembre, de Mgr Duhamel, d'Ottawa, le poète Chapman a écrit une ode, où il résume notre histoire avec bonheur, mais à la façon des poètes avec une note

d'exagération qui n'est pas pour déplaire. Je détache quelques vers :

Un peuple nouveau-né, menacé du naufrage
 Sut rester à son poste et conjurer l'orage ;
 Et ce peuple arraché par miracle au péril
 Comme autrefois l'enfant Moïse sur le Nil,
 Ne veut, pour lui montrer sa route, d'autres guides
 Sur les bords du grand fleuve et des grands lacs limpides
 Que les soldats du Christ

Plût au ciel que la dernière affirmation fut aussi vraie que la première!

* * *

Dans une lettre à l'Honorable Jean Prévost, ministre de la colonisation à Québec, Mgr Scollard, le sympathique évêque du Sault Ste-Marie, assure que si les pouvoirs publics dirigent des Canadiens français vers le nord d'Ontario, "il fera tout ce qu'il sera possible de faire, pour pourvoir à leurs intérêts religieux et éducationnels."

* * *

Mgr l'archevêque de Montréal a béni, l'autre dimanche, sur le flanc de notre Mont-Royal, à Outremont, le nouveau Pensionnât du S. Nom de Marie, que les sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie d'Hochelaga viennent de faire bâtir. Voici les impressions d'un Reporter. Les phrases sont un peu longues, mais elles disent beaucoup.

"La révérende Mère Marie du Rosaire, Générale de l'institut, assistée de toutes les Mères de son conseil exécutif, était présente, aux côtés de la Mère Marie de Jésus, supérieure locale, de la Mère Marie Damase, supérieure d'Hochelaga, ces dames firent les honneurs du nouveau et superbe pensionnât avec un tact exquis, qui laissa chez tous la plus favorable impression.

"Le parfait aménagement du Pensionnât du S. Nom de Marie, ses vastes proportions, la simplicité confortable de tous les détails, de la chapelle aux dortoirs et aux chambres privées, du gymnase à la salle des promotions, en passant par les classes, la bibliothèque, les ateliers de dessin, cabinet de physique, musée, dortoir des religieuses, la magnifique terrasse sur le toit, à venir jusqu'aux cuisines, aménagées à la perfection, pour l'instruction culinaire pratique des élèves, tout indique que les Sœurs de Jésus Marie viennent de doter Montréal et le Canada d'une maison irréprochable au point de vue des exigences modernes.

"L'excellente tenue des élèves et l'urbanité du personnel confirment vite cette bonne opinion qui naît spontanément chez le visiteur du Pensionnât du S. Nom de Marie."

* * *

Très jolie soirée, à la mi-janvier, au *Mont St-Louis*. Les élèves des Frères ont donné un drame historique, "Montealm," œuvre du Directeur de l'Institution, le cher Frère Symphorien, qui verse avec une facilité prodigieuse.

Il y a bien quelques longueurs dans ce drame, des monologues qui tournent au discours et, ça et là, il m'a semblé, des vers mal équilibrés. Mais le sujet est si beau, l'allure générale si fière, les bons mots si bien frappés et les périodes patriotiques si enlevantes qu'on ne peut pas ne pas applaudir. En plus, les jeunes gens ont dit cela avec un ton de conviction qui leur fit honneur.

M. Gouin, le Premier ministre, a loué les religieux de leur zèle. Il a rappelé comment, après 1870, en France, quand l'Académie voulut *décorer* les plus méritants parmi les défenseurs de la Patrie, elle attacha une croix d'honneur à la modeste soutane du Supérieur de tous ces vaillants religieux qui, comme ambulanciers, avaient bravé la mort, sans se battre, pour le service du pays.

* * *

L'on se plaint souvent que nos jeunes gens ne sont pas assez *outillés* pour les carrières commerciales. Mais à qui la faute? Bien plus souvent qu'on ne le pense, c'est dû à la coupable indifférences des parents "qui ne laissent pas leurs enfants finir leurs classes." — Les trois académies de Montréal, celle du Plateau, celle du Mont St-Louis et celle de l'Archevêché donnent en tout 20 à 25 jeunes gens, chaque année, qui achèvent leur cours. Les autres on les *place* au petit bonheur, pour ne plus avoir à payer, voilà. Que ce soit nécessaire parfois, cela se comprend, mais ce devrait être l'exception et non pas la règle.

Beaucoup de gens qui s'intéressent à l'instruction et en veulent toujours au grec et au latin, qu'ils n'ont jamais su ou voulu apprendre de façon convenable, feraient bien d'encourager ceux de leurs amis, qui ont des fils au "commercial," de les pousser davantage. C'à vaudrait mieux que de s'en prendre toujours aux collègues, qui font honnêtement ce qu'ils peuvent, avec les moyens dont ils disposent, et qui ne nous en ont pas moins fourni nos hommes d'état et nos évêques, notre clergé et notre magistrature, nos penseurs et même nos journalistes!

Quelques uns, de ces derniers c'est vrai, ont la plume encore pleine de l'encre qu'ils ont eue par charité au collège, qu'ils noir-

cissent déjà leur papier pour dire des choses injustes à l'adresse de leurs maîtres et bienfaiteurs. Que voulez-vous que nous y fassions ?

* * *

D'ailleurs, même nos écoles primaires, ne sont pas si inférieures qu'on veut bien le dire, en certains milieux. Récemment, M. le directeur général des écoles sous le contrôle de la commission scolaire à Montréal, M. Lacroix, disait en substance ce qui suit, à une très importante réunion d'Instituteurs :

“ Nos écoles ne le cèdent en rien aux écoles américaines sur l'efficacité de l'instruction primaire qui y est donnée. Cependant les américains l'emportent sur nous sur un point important, c'est que les parents s'intéressent beaucoup plus à l'instruction de leurs enfants, les suivent pas à pas dans leurs études et prennent la peine de visiter souvent les écoles.”

Si les curés ne visitaient pas les écoles dans notre province, je voudrais bien savoir qui les visiterait ?

A Sherbrooke, il y a trois ans, on a fondé, au Séminaire une section dite du *cours industriel*. Tout le monde a loué l'esprit d'initiative de ces messieurs. Mais les parents n'ont guère songé à profiter de l'aubaine, et à envoyer leurs enfants en nombre.

C'est tout une éducation à faire, tout un entraînement à prendre. Qu'on y travaille, oui, et le clergé y travaillera plus qu'aucun autre. Mais de grâce, qu'on ne démolisse rien !

Quelqu'un parle de fonder des collèges laïques. Qu'on les fonde. Nous avons hâte de voir nos fameux réformateurs à l'œuvre !

* * *

Une erreur dans laquelle tombe souvent plus d'un publiciste qui traite ces questions d'enseignement, c'est celle qui consiste à vouloir *tout enseigner* aux enfants. Mgr Laflamme de Québec, le si intelligent et si érudit prélat que tous connaissent, au récent congrès tenu à Ottawa par l'Association Forestière Canadienne, à propos des connaissances en sylviculture à inculquer au peuple a dit excellemment :

“Comment atteindre ce but ? Comment faire de nos gens ce que nous appelions des commencements de sylviculteurs ? Sera-ce, entre autre moyens, en introduisant des notions de sylviculture dans le programme de nos écoles élémentaires et en forçant les petits Canadiens à dissertar sur les questions

économiques forestières ? Au risque de scandaliser les gens sans expérience, qui se figurent qu'on peut faire entrer tout ce que l'on veut dans des cervelles de douze à quatorze ans, je répondrai catégoriquement : non. Que dans ces écoles on apprenne à lire, à écrire, à compter, un peu d'histoire et de géographie locales, qu'on y apprenne les principes de sa religion, voilà tout ce que l'on peut raisonnablement exiger. Les intelligences enfantines n'ont pas une capacité indéfinie, et l'on ne peut pas songer, sans courir le risque de les compromettre ou de les dégoûter pour toujours, à y entasser sans fin des notions de toute nature. Ces pauvres enfants se perdront dans ce dédale de matières disparates; ils en confondront l'importance relative, et cela d'autant plus facilement que l'instituteur, abordant un sujet nouveau, ne manquera pas d'appuyer sur l'importance de la nouvelle matière. Ces esprits encore faibles, incapables de tout apprendre, seront exposés à se décourager, même s'ils sont studieux; ils n'apprendront à peu près rien du tout et ne sauront le tout de rien. Je permettrais tout au plus, de temps en temps, une causerie de l'instituteur avec ses élèves, comme une leçon de chose, dans le cours d'une promenade en forêt. Aller plus loin serait dépasser le but et courir à une piteuse faillite. ”

Puis Monseigneur explique ce que l'on peut faire dans les écoles supérieures et les collèges. J'ai voulu noter simplement sa façon spirituelle de repousser les tentatives d'instruction à haute pression, que les inexpérimentés préconisent toujours.

* * *

A Clinton, aux Etats-Unis... il n'y a que là que des choses pareilles arrivent! un individu (John Sargent — 28 ans) pris de vin, s'est couché à l'église dans le berceau de la crèche à côté de l'Enfant Jésus. On l'a trouvé qui ronflait à poings fermés. Voilà du sans-gêne où je ne m'y connais point.

* * *

On annonce ce mois-ci, la mort de M. l'abbé François-Xavier Pratte, ancien curé de Saint-Simon, décédé à St-Hyacinthe, dans un âge avancé; celle du Père Chartier S. J., décédé subitement, lui aussi septuagénaire, à Chelmsford, Ont., celle du vénérable Père Holden, du diocèse d'Halifax.

Nous les recommandons respectueusement aux prières de nos lecteurs.

L'abbé Clément J. McClair

LA MESSE ⁽¹⁾

La Croix et la Messe.

Cependant, " il est entré dans les incompréhensibles desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer jusqu'à la fin du monde et par des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice, matériellement offert une fois pour le salut du genre humain." Jésus-Christ s'est offert, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, Homme-Dieu pour de simples mortels. Jésus-Christ est mort une fois, mais le fruit de sa mort est éternel.

Puisqu'il a sur la croix " effacé les péchés du monde " et " payé de son sang " tous les dons que Dieu répandra dans le temps et dans l'éternité, sur toute créature, pourquoi perpétuer son sacrifice jusqu'à la fin du monde? Pourquoi poursuivre encore, si elle est déjà parfaite, la rédemption des âmes? Du reste, il est désormais incapable de souffrir et de mériter. Non, Jésus-Christ ne souffre pas sur l'autel, mais il y représente à Dieu les souffrances qu'il a endurées pendant sa vie mortelle et ne cesse " de l'interpeller pour nous." Sur la croix, " il nous a rachetés d'un grand prix, du prix de son sang; " sur l'autel, il demande qu'en échange du sang qu'il a versé, son Père communique aux âmes les grâces du salut.

" Il interpelle pour nous: " ce n'est pas un suppliant qui implore une faveur, c'est un créancier qui réclame son droit et qui ne saurait l'épuiser. Dieu nous doit tout ce qu'il plaît à Jésus-Christ de nous donner, il ne nous accorde aucune grâce que sur l'intervention directe de Jésus-Christ qui répartit maintenant, à son gré, de l'autel où il s'immole tous les jours, le trésor amassé par lui. C'est de là qu'il envoie aux âmes et les grâces qui préparent leur conversion, et celles qui les justifient, et celles qui soutiennent leurs progrès dans la vertu, et celles enfin qui assurant leur persévérance, fixent leur sort pour l'éternité. Voici l'économie de l'œuvre rédemptrice que Notre-Seigneur, toujours présent, quoique invisible parmi les hommes, ne cesse d'accomplir :

(1) Voir PROPAGATEUR du mois de janvier.

un principe de vie nécessaire et universel, la grâce; des moyens infaillibles pour l'obtenir de Dieu, la prière, les sacrements, les actes méritoires; enfin une source unique de cette "eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle," le sacrifice eucharistique.

Sans doute, les sacrements ont, par l'institution de Jésus-Christ, la vertu propre de justifier le pécheur ou d'accroître la vie divine dans les âmes déjà sanctifiées: mais cette vertu découle du sacrifice eucharistique comme de sa source. Si, par impossible, l'Agneau de Dieu cessait "d'apparaître aux regards de son Père comme immolé," les sacrements seraient supprimés, la vie divine tarie dans son principe s'arrêterait, et le monde entier serait comme un grand désert d'âmes éteintes. La prière est toute-puissante, mais à une condition, c'est que "nous demanderons toutes les grâces que nous désirons obtenir, au nom de Jésus-Christ," c'est que nous prierons avec Jésus-Christ que Dieu "exauce toujours."

Enfin, Dieu nous a fait ce don de pouvoir mériter; il nous appelle et nous sommes en effet ses enfants, et parce qu'il est notre Père, il nous reconnaît des droits; d'où nous vient ce privilège? C'est que, une fois justifiés, nous sommes incorporés à Jésus-Christ; ce n'est plus nous qui vivons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous. Ainsi, quel que soit le canal par où le fleuve de vie arrive à notre âme: prière, sacrements, mérites personnels, il descend toujours de la croix de Jésus-Christ, de ses blessures éternellement ouvertes sur nos autels.

Pas un don de Dieu à sa créature qui ne rayonne de ce foyer de miséricorde; pas un mouvement dans l'univers qui ne s'y rattache de près ou de loin, comme à un centre, par son origine ou par son but. La nature est subordonnée à la grâce et tout est surnaturel, en ce sens que "tout conspire," que tout est ordonné, les phénomènes du monde physique, les événements de l'histoire et jusqu'aux moindres actes du plus humble des hommes, pour la gloire du Verbe incarné et pour le salut des âmes qu'il a élues de toute éternité. Aux regards d'une foi éclairée qui est "la lumière souveraine, l'éclat du Verbe en nous et son jugement sur toutes choses," la main de Dieu est aussi active, aussi visible dans la moisson qui lève chaque année que dans le miracle de la multiplication des pains; ici et là, il agit dans la même pensée: Dieu nous donne le pain de chaque jour comme il nourrit au désert le peuple qui le suivait, pour sauver les âmes, pour étendre son royaume.

Le sacrifice de la messe n'est pas seulement la source de toutes

les grâces, il est encore le centre et l'âme de la religion. Tous les jours, à toute heure du jour, Jésus-Christ "apparaît devant la face de Dieu," à la fois vivant et immolé, afin que l'expiation du péché soit pour ainsi dire aussi durable que le péché même, et afin que la miséricorde divine soit tous les jours sollicitée par ses mérites. "Le seul moyen d'apaiser Dieu et de nous le rendre propice, c'est de lui offrir continuellement la même Victime par laquelle il a été apaisé une fois, d'en célébrer la mémoire, de lui offrir de justes louanges pour la grâce qu'il nous a faites de nous le donner :"

C'est un spectacle déconcertant que celui de l'humanité à toutes les époques de son histoire. A considérer ces troupeaux d'êtres humains qui passent sur la terre et semblent y marcher sans but, livrés à toutes les erreurs, à tous les vices, perpétuellement en guerre, couvrant la terre des monuments de leur génie ou de leur orgueil, et ne laissant après eux que le vague souvenir de quelques noms, domptant les forces de la nature, pour accroître leurs plaisirs et toujours aussi mécontents de leur sort, aussi ignorants de leur destinée aussi lâches en face du devoir, n'aboutissant par tous leurs efforts qu'à assurer le triomphe du mal; à voir enfin presque toute la race humaine "sans espérance et sans Dieu dans le monde," la pensée se trouble; il y a là, en effet, un mystère qui échappe à toute solution humaine. Pour ne pas succomber sous le poids accablant de ce mystère, la raison a besoin de s'appuyer sur la foi. C'est un autre mystère, le plus grand et le plus incompréhensible de tous, qui seul peut l'empêcher en face de cet océan d'iniquités et d'erreurs où reste plongée l'humanité, de blasphémer la puissance et la bonté du Créateur. Oui, le péché surabonde, il est partout, mais "l'hostie d'apaisement et de louange" est également offerte en tous lieux et à tout instant. La prière d'un Dieu couvre les voix du crime et de l'impiété; "Bénissez le Seigneur, disait le sage; exaltez-le autant que vous le pourrez, il est toujours plus grand que vos louanges."

Cela n'est plus vrai maintenant; la louange que nous lui donnons est aussi grande que lui, elle est infinie; ses bienfaits sont sans nombre, mais "l'Eucharistie" que nous lui offrons dépasse ses bienfaits; les hommes l'oublient et l'outragent, les peuples s'élèvent contre lui, mais toutes ces insultes, et toutes ces révoltes, et toutes ces haines sont impuissantes à ébranler sa patience, parce que le Pontife éternel, "saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux," ne cesse de lui dire: "Mon

Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font." Adoré par son Fils en vérité, c'est-à-dire autant qu'il mérite de l'être, " Dieu ne voit plus le monde que dans le crépuscule empourpré du sang de Jésus-Christ."

Tout prêtre qui célèbre la messe, tout chrétien qui y assiste avec foi et piété a ce pouvoir de transfigurer le monde au regard de Dieu, d'étouffer dans l'hymne de sa reconnaissance toutes les dissonances de la création. Car tel est " l'admirable commerce," la mystérieuse communion de vie et d'amour que l'homme entretient avec Dieu par le sacrifice. Lui aussi devient avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ " le véritable adorateur " le Dieu; lui aussi rend à Dieu par le sacrifice de Jésus-Christ un culte vraiment digne de Dieu.

Aussi le saint sacrifice est le centre auquel se rapportent tous les actes du culte religieux, toutes les manifestations de la piété, et l'âme qui les inspire, le foyer d'où rayonnent la foi et l'amour de Dieu. L'Eglise a bâti des temples pour y rassembler les fidèles autour de l'autel où s'offre le saint sacrifice, et l'on y prie toujours, même à l'heure où le sacrifice a cessé, le regard tourné vers l'autel. L'acte qui s'y accomplit tous les jours et qui en caractérise la destination, c'est le saint sacrifice. Toutes les cérémonies qu'on y pratique, toutes les pompes et tous les ornements qu'on y déploie servent de cadre aux saints mystères et en sont un commentaire que les simples entendent mieux que les savants, car il s'adresse au cœur plus qu'à l'esprit. Dans toutes ses solennités, l'Eglise invite les fidèles à assister au saint sacrifice, ou même leur en fait un devoir. Qu'elle veuille célébrer les prodiges d'amour de Notre-Seigneur, les privilèges de la Mère de Dieu, la mémoire de ses saints, elle ne sait que répéter le mystère de Jésus crucifié; c'est le soleil de tous ses jours de fête, et depuis dix-neuf cents ans, l'habitude de le contempler n'en a point diminué l'éclat. Il se lève toujours pour les âmes croyantes, aussi resplendissant et aussi joyeux.

(Suite au prochain numéro.)



L'AVENIR

L'avenir se dresse devant vous. Qu'en sera-t-il de votre jeunesse, de votre vie, de votre éternité? A ces questions, les plus légers eux-mêmes se prennent à réfléchir.

L'avenir! Vous devez en avoir la prévoyance, et vous initier à cette haute sagesse louée dans la sainte Ecriture par cette surprenante parole: "Mieux vaut un enfant pauvre, mais prudent, qu'un roi déjà vieillard, assez insensé pour ne pas prévoir l'avenir: *Melior est puer pauper et sapiens rege sene et stulto qui nescit providere in posterum.*"

Qu'il est grand le nombre des jeunes gens qui ne pensent point à l'avenir! En vain la religion leur prêche la fin dernière de l'homme, en vain leurs parents parlent d'une carrière à choisir. Leur insouciance ne se fixe à rien et ne se préoccupe pas plus de l'avenir que l'oiseau qui vole de branche en branche et vit au jour le jour.

Fâcheuse disposition d'esprit, qui produit les effets les plus déplorables. Le présent est perdu: point d'études sérieuses; point d'efforts vers la vraie piété et la vertu solide; point de caractère. Par suite, l'avenir, à son tour, est compromis; l'éternité elle-même ne le sera-t-elle pas?

Ne dites plus: j'ai bien le temps d'y penser.

— Non, *vous n'avez pas le temps*, il ne vous appartient pas; l'avenir n'est pas à vous; car la veille est le tyran du lendemain. On ne refait pas sa vie; l'avenir dépend des années où vous êtes, et c'est pour *faire votre avenir* que le présent vous est donné. Pensez donc à l'avenir.

Mais n'y pensez pas trop: c'est un autre excès où l'on tombe aisément à votre âge. Voyez ce jeune homme de dix-huit ou vingt ans; que fait-il? Il rêve, il rêve de l'avenir. Est-ce un ambitieux? Non; l'ambitieux d'ordinaire travaille plus qu'il ne rêve. Ce jeune homme, lui, songe aux plaisirs qu'il se promet. Que de châteaux en Espagne il bâtit! Dans quel monde chimérique il habite!... Ivresse funeste! Le présent est sacrifié à des fantômes. On se dégoûte du travail; tout ce qui gêne est en horreur. La foi va s'affaiblissant, l'intelligence s'obscurcit, la volonté s'énervé. Et l'avenir est sacrifié lui-même, l'avenir réel, à cet avenir imaginaire. De quoi ce jeune homme sera-t-il capable? Quels ser-

vices pourra-t-il rendre à l'Eglise, à son pays? Il continuera de rêver toujours; il ira de déception en déception et pour avoir trop pensé à l'avenir, il ne se trouvera pas plus avancé que ceux qui n'y pensent pas.

Voulez-vous éviter ce double écueil? Mettez en pratique cette sainte parole: "*Dum tempus habemus, operemur bonum*: Pendant que nous avons le temps, faisons le bien." Vous ignorez même s'il y a un avenir pour vous, si la mort n'est pas proche!... Ne vous laissez pas prendre au dépourvu; sauvez l'avenir éternel.

Peut-être ne savez-vous pas encore quelle carrière vous devez parcourir, quels desseins Dieu a sur vous: tenez-vous prêt à tout: *operemur!* Travaillez pour acquérir la science; travaillez pour acquérir la vertu. Employez le temps présent, l'œil fixé sur l'éternité, et répétez à chaque instant avec saint Louis de Gonzague: *Quid hæc ad æternitatem?*

Comment, direz-vous, porter ses regards si haut et si loin? L'habitude en est douce et facile. Pour l'acquérir peu à peu, en ménageant votre faiblesse, proposez-vous d'abord une perspective plus rapprochée, la perspective d'une année, par exemple, ou même, si vous voulez, d'une semaine, d'un jour: à chaque jour suffit sa peine. A mesure que Dieu vous donne le temps, faites le bien, sans jamais remettre à plus tard. Ne dites pas: J'en viendrai à faire ceci ou cela. Faites-le à l'heure même. Ne pas rejeter à demain ce qui est possible aujourd'hui, c'est une loi féconde; l'œuvre bien commencée est à moitié faite:

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.

R. P. OLIVAIN, S. J.

CHUT !!!

Le Fr. Dominique avait fait une heure de méditation devant le Saint Sacrement, comme d'habitude, et servi ensuite la messe du Révérend Père Supérieur (1). Après avoir accompli ses devoirs

(1) Le fait que nous allons rapporter est rigoureusement historique. Nous taisons, par prudence, les noms et les datés, et nous avertissons le lecteur que l'aventure n'a pas eu lieu en Espagne.

de Marie, il commença les fonctions de Marthe: il mit sur le feu une petite marmite pleine d'eau pour préparer les trois tasses de chocolat qui composaient le déjeuner des trois seuls Pères qui, à ce moment, se trouvaient dans la maison; quant à lui, il but, debout, dans la cuisine, une tasse de café et mangea un morceau de pain sec; cachant ensuite un panier sous son manteau, il alla comme tous les jours, faire ses achats au marché, caressant un projet qu'il avait formé depuis longtemps.

C'était le 3 décembre, fête de saint François-Xavier, apôtre des Indes et patron des missionnaires de la Compagnie; le Fr. Dominique avait décidé de célébrer la fête en servant sur l'humble table de la communauté un plat de son invention. Car le Fr. Dominique était une spécialité en son genre: esprit audacieux et quelque peu nébuleux, véritable Gæthe des cuisiniers, il méprisait les préceptes classiques d'Apicius dans son livre *De re culinaria*, et se lançait dans un océan de sauces romantiques avec lesquelles il prétendait faire passer les pommes de terre pour faisans, et les fèves pour blancs de poulèts; sauces capables de résister à toute analyse chimique et qui durent inspirer à Louis Veuillot, hôte pendant trois jours d'une maison de Jésuites, cette phrase douloureuse: "O Jésuite, étant ce que vous êtes, que n'avez-vous de meilleurs cuisiniers!..."

Mais la pauvreté coupait les ailes au génie culinaire du Fr. Dominique: C'est pourquoi il s'était arrêté seulement à quelques modestes piments farcis. Donc, il acheta au marché, comme *extra*, quatre de ces légumes dignes, par leur dimension, leur couleur et leur forme, de servir de bonnet phrygien à Washington en personne, et reprit le chemin de sa maison, absorbé dans la combinaison des ingrédients de la farce, avec la pureté d'intention, la sainte simplicité qui sont le propre de l'âme juste et vraiment spirituelle qui gagne aussi bien le ciel au pied d'un fourneau qu'au haut d'une chaire. Il se rencontra à la porte avec une vieille de fort mauvaise mine qui lui demanda si elle pourrait dire deux mots au P. Antoine.

— Sa Révérence est au confessionnal, répondit le Fr. Dominique.

La vieille parut contrariée et irrésolue; à la fin, tirant une lettre de son corsage, elle la donna au Frère, le priant de la remettre d'urgence au P. Antoine. Fr. Dominique le promit et, entrant dans la maison, il laissa, comme d'habitude, la porte entrebâillée.

Cependant, le Père Supérieur était entré dans sa chambre avec

l'allure tout à la fois pressée et satisfaite d'une personne qui, libre de son temps, espère se livrer en toute tranquillité à une occupation favorite. C'était un homme très vif, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni jeune ni vieux. Il n'y avait dans sa physionomie qu'une chose remarquable: le regard. Un regard qui lançait tantôt les éclairs d'intelligence qui révèlent le caractère, tantôt les étincelles de piété qui décèlent le saint. Ce Père, en effet, était un publiciste fameux dont les ouvrages sont traduits dans toutes les langues et servent de guide à toutes les intelligences; un homme exemplaire qui sut résister à la flatterie et mépriser la calomnie, retranché derrière une seule maxime d'un livre précieux: "Tu n'es pas meilleur parce qu'on te loue ni pire parce qu'on te blâme." Sainte vérité de Pero Grullo, si difficile à comprendre pour qui n'a pas dans son cœur l'esprit de ce livre admirable dont le titre est: *Contemptus mundi*, Mépris du monde.

A un bout de la chambre près de la fenêtre, se trouvait une table de véritable savant: papiers, brochures, manuscrits, livres anciens et modernes, ouverts et fermés, en langues vivantes et en langues mortes, la couvraient entièrement; dominant tous ces monuments de la science humaine, s'élevait, au centre, cet autre monument de science et de l'amour divin, livre grand ouvert pour qui veut chercher dans ses *cinq pages* des voies sûres la solution des doutes, la base des espérances: un crucifix!

Le Père Supérieur s'arrêta près de la table le temps nécessaire pour tirer sa tabatière et prendre une prise, feuilleta quelques revues et journaux arrivés la veille, lut trois lignes d'un article allemand qui faisait l'éloge de son dernier ouvrage, et, murmurant entre ses dents: "Avant toi, le diable me l'avait déjà dit," le jeta sur la table et se mit à faire son lit, caché dans un coin, derrière un rideau blanc. Sa Révérence, en sa qualité de grand homme, visait toujours à l'*essentiel*, aussi le lit fut-il vite fait *essentiellement*, les pieds plus hauts que la tête, les oreillers de travers, le matelas tombant d'un côté et se relevant de l'autre, avec un manque total de symétrie et d'élégance.

S'agenouillant ensuite sur un prie-Dieu en sapin au-dessus duquel étaient accrochées une image du Sacré-Cœur et une autre de saint Ignace, il récita dévotement *Nos actions, etc.* Il poussa alors un soupir de satisfaction comme quelqu'un qui dit: "Enfin nous sommes libres!" et s'asseyant, il se mit à compulsuer livres et papiers. Peu à peu sa physionomie s'anima, ses joues se colorèrent et ses yeux brillèrent; alors il saisit la plume et se disposa à écrire. Mais prenant auparavant une image de la Vierge qui



était au pied du crucifix, il y déposa un baiser avec la simplicité et la joie puérile d'un enfant qui embrasse sa mère, et il s'écria d'une voix haute et vibrante: *Quot grammata scribam, tot laudes tibi persolvo!*... Que toutes les lettres que je tracerai soient pour toi autant de louanges!

Au même moment, deux coups retentirent à la porte. Le pauvre Père Supérieur, angoissé, tourna les yeux de ce côté, regarda ensuite la feuille de papier blanche qui l'engageait à écrire ses élucubrations, et sans lâcher la plume dit enfin patiemment:

— Entrez!

Il vit entrer alors un autre Jésuite, jeune, lent dans ses mouvements, dont le visage reflétait le singulier mélange habituel de sérénité et de fatigue morale qu'exprimerait le visage d'un ange exilé sur la terre. Il s'avança lentement, le bonnet dans une main, et, dans l'autre, la lettre que la vieille avait remise au Fr. Dominique; c'était le P. Antoine.

— Couvrez-vous mon Père, couvrez-vous, pour Dieu! s'écria le supérieur en l'apercevant.

Et d'un ton pressé qui révélait à son insu son désir d'en finir promptement, il ajouta:

— Qu'y a-t-il, mon Père, qu'y a-t-il?

Comprenant qu'il arrivait mal à propos, le P. Antoine répondit, en se dirigeant vers la porte:

— Si Votre Révérence est occupée...

— Oh! non... oui, veux-je dire! Mais il n'importe... Ce Damiron bâtit ses raisonnements en l'air, et en ce moment j'allais saisir le fil de son écheveau. Il prétend que la liberté de l'homme cesse là où commence la prescience divine, et... mais, dites, mon Père, dites...

Et le bon Père Supérieur regardait d'un air navré la feuille de papier blanche, s'apercevant, en même temps, que l'écheveau de Damiron s'embrouillait de nouveau.

— Que Votre Révérence veuille bien lire cette lettre, dit le P. Antoine, tendant au supérieur celle qu'il tenait à la main.

— Lisez-la-moi vous-même, répliqua celui-ci, s'efforçant désespérément de retenir dans sa mémoire tous les arguments qui lui étaient venus auparavant à l'esprit.

— C'est d'une pauvre âme égarée qui veut revenir au bercail, dit le P. Antoine en commençant à déplier la lettre.

— Ouvrons-lui toute grande la barrière, s'écria le Père Supérieur avec véhémence.

Et comme s'il n'avait rien d'autre à faire, il lâcha la plume, ôta ses lunettes et, se renversant dans son fauteuil, croisa les mains et se mit à se tourner les pouces.

Le P. Antoine lut lentement :

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence...

— Eh ! interrompit le Supérieur, faisant une grimace d'étonnement.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, répéta le P. Antoine.

— Amen, dit le supérieur branlant la tête ; et prenant une prise dans sa tabatière, il ajouta :

— Continuez, mon Père, continuez.

Une âme abandonnée, poursuivit le P. Antoine, a recours à votre charité et vous supplie, par les mérites de notre adorable Rédempteur et de sa Très Sainte Mère, conçue sans péché, de ne pas rester sourd à ses prières. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ a touché mon cœur, et je désire confesser mes fautes, pour laver mon âme dans les eaux du sacrement de la Pénitence. Ceci, toutefois, m'expose à de grands dangers, parce que, il y a trente ans, l'ennemi commun du genre humain m'a précipité dans les Sociétés franc-maçonniques, et si les sectaires soupçonnaient que j'ai été à confesse et que j'ai révélé leurs secrets, ils m'assassineraient sans pitié à la première occasion. C'est pourquoi, après avoir demandé secours au Père des lumières, j'ai imaginé un plan sauveur, que je soumetts à l'approbation de Votre Révérence : sans doute, l'Esprit Saint, désireux de sauver mon âme, me l'a inspiré. Que Votre Révérence ordonne que ce soir, à 11 heures, la porte de sa maison reste ouverte et que les lumières du vestibule et de l'escalier soient éteintes ; que Votre Révérence ouvre la porte de sa chambre, qui est en face de l'escalier, et qu'elle m'attende, aussi dans l'obscurité. De cette façon, je pourrai arriver à ses pieds et me confesser sans risquer que personne reconnaisse le mauvais pécheur qui est épié de tous côtés. Je vous demande, Père, au nom de Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu, de garder là-dessus le plus grand secret et de ne pas repousser ces supplications d'où dépend le salut de mon âme ; enfin, si vous consentez à ce que je vous propose, attachez un linge au barreau de la seconde fenêtre de votre maison avant l'heure de midi d'aujourd'hui, 3 décembre 18...

— Et pour toute signature, conclut le P. Antoine avec le même calme qu'il avait mis à sa lecture, il y a au bas de la lettre une croix.

— Derrière laquelle se montrent les cornes du diable! répliqua le Père Supérieur avec vivacité. Oui, mon Père, oui! poursuivit-il avec sa véhémence naturelle, voyant que le P. Antoine le regardait avec étonnement; le diable, qui, pour cette fois, voulant être trop malin, a dépassé la mesure. Car, voyez, mon Père, un poisson de ce calibre qui se repent, crie, sanglote et même rugit... mais ne s'exprime pas dans les termes pieux que dicterait une religieuse scrupuleuse s'accusant d'avoir dit au chat pschu! avec un peu d'impatience... En un mot, mon Père, cette lettre maniérée n'est pas *sentie*, donc elle est fausse...

— Mais alors, de qui peut-elle être?...

— De quelque coquin qui veut se venger du P. Antoine.

Le P. Antoine ouvrit tout grands ses yeux candides et purs comme ceux d'un enfant, et, affligé, demanda :

— Mais Votre Révérence connaît-elle quelqu'un à qui j'aie fait quelque tort?

— Oui, je le connais, mon Père, je le connais... Tous les jours vous faites passer de mauvais moments au diable... Chaque âme que vous lui enlevez est une dent que vous lui arrachez... N'est-il pas vraisemblable qu'il vous ait adressé une lettre si dévote par la main de quelqu'un de ses secrétaires?

— Mais il dit si explicitement qu'il veut se confesser?...

— Il est clair qu'il ne peut pas dire qu'il veut vous arracher les yeux... D'ailleurs, réfléchissez, mon Père: vous avez révolutionné tout X... avec vos cercles d'ouvriers, vos missions, vos visites continuelles dans les prisons, dans les hôpitaux, et partout où vous pouvez donner la chasse pour le Christ à une âme, quelque mauvaise qu'elle soit... Tous les jours tombent dans votre confessionnal des poissons du plus gros calibre, qui courraient déjà en poste sur la route de l'enfer, et les journaux de la secte commencent à s'occuper du P. Antoine... Il y a deux jours, remarquez-le bien, et ne me dites pas un mot là-dessus, vous avez confessé un franc-maçon moribond, grand personnage de la secte, que Dieu Notre-Seigneur, dans ses hauts jugements, a regardé avec miséricorde à sa dernière heure... Et voici que, deux jours après, juste deux jours, un autre maçon très dévot, qui connaît notre maison dans tous ses recoins, puisqu'il sait même que votre chambre se trouve en face de l'escalier, se sent poussé par la grâce du ciel à confesser ses fautes au P. Antoine, à minuit, dans l'obscurité, et avec les portes ouvertes pour qu'il puisse entrer et, évidemment, aussi sortir sans le moindre risque... Et tout cela serait

inspiré par le Saint-Esprit?... Hum!... Il faudra que le Saint-Esprit souffle longtemps sur moi pour me faire avaler cet hameçon.

Le P. Antoine écoutait le supérieur les yeux baissés, tortillant la lettre entre ses doigts qui tremblaient.

— Mais si c'est vrai, Père? dit-il à la fin... Il le demande au nom de Jésus-Christ!...

Il y avait tant d'humilité, tant d'onction et tout à la fois tant de tendresse dans ces dernières paroles du P. Antoine, que le bon supérieur se sentit ému.

— Mais, fils de mon âme! s'écria-t-il en s'élançant de son fauteuil et allant au Jésuite les bras ouverts comme pour l'embrasser, si c'est un mensonge, comme je le présume? Et si ce n'est qu'une intrigue qui mette, peut-être, votre vie en danger?

— Et qu'importe? répliqua le P. Antoine, haussant les épaules.

— Pour vous, rien!... Mais pour moi, pour la Compagnie et pour la gloire de Dieu, beaucoup!... C'est clair! Mourir tout chaussé et entrer tout de suite au ciel d'un bond, c'est très commode et très du goût du P. Antoine; mais il faut savoir si cela le sera aussi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est très saint de mourir, préparé, sur la brèche; mais il est plus saint de vivre longtemps sur la brèche et de mourir tard sur la brèche... Songez, mon Père, songez que la moisson est abondante et que les ouvriers sont peu nombreux; n'oubliez pas, non plus, qu'il faut, comme dit le Seigneur, joindre à la douceur de la colombe la prudence du serpent.

— C'est certain, Père... Mais quand il s'agit du salut d'une âme, je préfère me tromper en pensant le bien plutôt que de voir juste en pensant le mal.

— Distinguons, mon Père, distinguons... Se tromper sans rien retirer, je le concède: se tromper et en retirer... peut-être un os rompu, *nego*, mon Père, *nego*, je nie...

— Alors, Votre Révérence estime...

— Que vous ne devez plus penser à cette affaire et attendre 11 heures ce soir en dormant tranquillement, ce dont vous avez besoin.

— C'est bien, Père, dit humblement le P. Antoine en se dirigeant vers la porte. Nous laisserons cette affaire entre les mains du Seigneur.

— Vous la laisserez en bonnes mains, répondit le supérieur en reconduisant le P. Antoine. N'y pensez donc plus, et soignez-vous bien, mon Père, car vous êtes très affaibli, et tant de travail

vous accable. Il faut entreprendre des travaux dans la mesure de la sainte discrétion, et mon très cher Père oublie que, par trois fois déjà, il a craché le sang... Pourquoi ne continuez-vous pas à prendre du lait le matin ?

— Si, mon Père, si, puisque Votre Révérence me l'a ordonné !

— Donc, du lait, mon Père, du lait jusqu'à ce que je vous dise assez ; pris par obéissance, il vous donnera des forces et la grâce de Dieu.

Le P. Antoine sortit de la chambre et le supérieur demeura un moment à la porte, la main au loquet.

— C'est un saint, disait-il entre ses dents en retournant à son fauteuil ; mais l'eau du baptême lui coule encore sur la tête, et il ne voit même pas malice dans cette lettre.

Cependant le P. Antoine était entré à la chapelle : c'était une petite pièce carrée, tapissée de damas cramoisi. Au-dessus de l'autel, sur un piédestal de marbre et sous un élégant petit dais, était une statue du Sacré-Cœur de Jésus ; au-dessous était le tabernacle en argent, devant lequel brûlait une lampe également en argent et qui pendait du plafond. Le P. Antoine s'agenouilla sur un prie-Dieu qui se trouvait au pied de l'autel, et, appuyant sa tête dans les deux mains, il demeura immobile.

Le P. Antoine était une de ces âmes que Dieu a créées pour l'honneur de l'humanité et qu'il garde fréquemment dans le jardin fermé des Ordres religieux : admirables modèles d'obéissance, de chasteté, de détachement, qui servent de paratonnerre à la colère divine au milieu de ces trois grands vices du monde : orgueil, luxure et avarice, qui la provoquent sans cesse ; âmes privilégiées dont la candeur céleste n'obscurcit jamais la perspicacité de leur entendement, qui, sans jamais sortir des limbes de l'enfance, parviennent à la vieillesse pleines de savoir et d'expérience et se présentent, à la fin, devant le tribunal divin, revêtues de la bure de la pénitence, portant entre leurs mains le lis de leur innocence.

L'humble religieux craignait alors d'avoir manifesté avec trop d'insistance le désir de faire du bien à l'auteur de la lettre anonyme : il croyait avoir trop tardé à subordonner son propre jugement à celui d'un supérieur qui, dans l'ordre surnaturel, représentait la personne du Christ, et qui, dans l'ordre naturel, était un homme d'une sainteté et d'une prudence consommées. D'autre part, sa modestie l'empêchait d'attribuer à l'inspiration divine la cause de son mouvement de zèle ; l'attribuant, au contraire, à son orgueil mal dompté, il s'humiliait devant Jésus-Christ, lui de-

mandant, les larmes aux yeux, que son orgueil ne fût pas un obstacle au bien de cette âme, qu'elle fût réellement repentante ou vraiment mauvaïse et astucieuse.

Pendant ce temps, le Père Supérieur s'agitait sur sa chaise, se fatiguant en vain à dévider de nouveau ses arguments contre Dameron et son système; le point de départ lui faisait toujours défaut, et au lieu de la feuille encore blanche qu'il avait devant lui, il croyait voir la lettre anonyme dont il venait d'entendre la lecture, et il songeait à l'insistance du P. Antoine qui, toute modeste et respectueuse qu'elle fût, était étrange chez ce religieux, dont l'humilité trouvait l'opinion d'autrui plus autorisée que la sienne propre; dont l'obéissance lui faisait deviner et suivre aveuglement le simple désir des supérieurs; dont la pureté d'intention lui faisait toujours prendre, même dans les circonstances les plus ordinaires de sa vie religieuse, des motifs purement surnaturels pour règle de conduite.

— Il faut que le Seigneur lui ait inspiré son insistance! s'écria-t-il enfin en lâchant la plume pour la quatrième fois. La lettre est invraisemblable, mais elle peut dire vrai; et qui sait si le Seigneur ne veut pas en tirer quelque chose?... Jésus! Si son insistance était une inspiration de Dieu? Si, avec ma prudence intempestive, j'y avais apporté un obstacle? Qui sait si je n'ai pas empêché le salut d'une âme? Jésus! Jésus! que Dieu ne le permette pas!... Quelle légèreté que la mienne! Quel orgueil!... Empêcher ce qui peut être une inspiration divine, sans demander conseil à Dieu, ne me laissant guider que par la lâche prudence de l'homme tiède qui trouve toujours exagéré le zèle de l'homme fervent... Ah! mon Dieu! comme je mérite bien que les hommes qui vous ont appelé fou m'appellent sage!

Tout en faisant ces réflexions, le bon Père Supérieur s'était levé et se promenait avec agitation dans la chambre; il finit par se diriger vers la chapelle: là, il vit le P. Antoine si absorbé dans ses pensées qu'il ne s'aperçut pas de sa présence. Le supérieur s'agenouilla sans bruit dans un coin et se mit à se frapper la poitrine.

— Seigneur! disait-il, par les mérites de celui-là, pardonnez à celui-ci, et ne lui refusez pas vos lumières!

Pendant une demi-heure, les deux religieux restèrent devant Jésus transsubstantié, s'accusant chacun d'une faute que ni l'un ni l'autre n'avait commise, se regardant dans le miroir qui met en fuite les craintes, écarte les intérêts, dissipe les préoccupations,

réfrène les passions, démasque le sophisme et fait voir clairement la base éclatante de tout jugement droit, le principe qui doit régler toute œuvre sainte: la volonté de Dieu et sa plus grande gloire.

Les deux religieux virent, sans doute, clairement cette base; lorsque le P. Antoine se leva, le supérieur se dirigea avec lui vers la porte, et en lui offrant l'eau bénite du bout des doigts, lui dit:

— Mettez le mouchoir, mon Père, mettez le mouchoir.

Le P. Antoine le regarda avec une expression d'indicible surprise et de joie.

— Oui, mon Père, mettez-le... Bien entendu, je ne vous l'ordonne pas... je vous le permets, si vous voulez... si vous ne craignez pas...

— Craindre? s'écria énergiquement le P. Antoine. *Dominus protector vitæ meæ, a quo trepidabo?* Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui craindrai-je?

— C'est certain, répliqua le supérieur, baissant humblement la tête: *quem timebo?* Qui craindrai-je?

A 10 heures, le Fr. Dominique sonna, comme tous les soirs, la cloche qui annonçait aux religieux l'heure du repos. Le supérieur avait ordonné au troisième Père qui demeurait dans la maison de ne pas se coucher et de rester dans sa chambre, prêt à accourir au premier bruit ou cri extraordinaire qu'il entendrait. Il appela ensuite le Fr. Dominique et lui commanda d'ouvrir toute grande la porte de la rue, de baisser les lampes du vestibule et de l'escalier sans les éteindre complètement; le Frère obéit sans manifester le moindre étonnement et alla ensuite s'agenouiller dans la chapelle, suivant l'ordre que le supérieur lui avait donné. Il vit alors celui-ci assis dans un coin près de la porte, les mains cachés dans les manches de sa soutane et la tête baissée.

La chapelle était en angle droit avec la chambre du P. Antoine et les deux pièces donnaient sur une étroite antichambre dans laquelle débouchait l'escalier. Par suite, on pouvait, de chacune de ces pièces, entendre tout bruit extraordinaire se produisant dans l'une ou l'autre, sans qu'il fût cependant possible de distinguer en aucune façon ce qui s'y disait. Le P. Antoine avait placé une image du Sacré-Cœur au pied du crucifix accroché au-dessus de son prie-Dieu; la porte de la chambre était ouverte toute grande; sur la table brûlait un quinquet au pétrole, et le religieux, calme et serein comme toujours, se promenait de long en large en récitant le chapelet.

Quand 11 heures sonnèrent, des pas rapides et fermes résonnèrent dans l'escalier; le Père Supérieur s'agenouilla alors et

envoya le Frère entr'ouvrir un peu la porte de la chapelle. Le P. Antoine baissa rapidement la mèche du quinquet et alla s'asseoir dans un fauteuil à côté du prie-Dieu. Enfin, les pas résonnèrent dans l'étroite antichambre, et aux reflets de la lumière à demi éteinte, le P. Antoine put distinguer la silhouette d'un homme de haute taille qui pénétrait dans la chambre en fermant la porte derrière lui.

Dix minutes après, tout à coup et sans être précédé d'aucun bruit, un coup de feu retentit dans la chambre. Le Père Supérieur s'élança d'un bond à la porte et la secouant violemment, il cria :

— Père Antoine ! Père Antoine !

A ces cris, l'autre Père accourut tout tremblant ; le Fr. Dominique, sans se troubler ni dire un mot, ralluma la lampe de l'antichambre et ferma à clé la porte de l'escalier. Celle de la chambre du P. Antoine s'entr'ouvrit, et la figure du religieux apparut pâle, mais sereine comme d'habitude.

— Ce n'est rien, dit-il à voix basse. Allez-Vous-en, par la Très Sainte Vierge Marie ! . . .

— Non, s'écria le supérieur en poussant la porte.

Mais le P. Antoine le saisit fortement par le bras et lui dit d'un tel ton que le supérieur n'osa pas insister :

— Par les plaies du Christ ! . . . Allez-vous-en, Père ; n'empêchez pas un prodige de Dieu.

Les trois religieux retournèrent à la chapelle et s'agenouillèrent à la porte, l'oreille attentive et pleins d'inquiétude. Une heure se passa sans qu'aucun bruit se fit entendre. Toujours inquiet, le supérieur se leva de nouveau et s'approcha silencieusement de la porte, mais il se retira aussitôt. Il avait entendu un bruit de sanglots entrecoupés et le murmure de deux personnes parlant à voix basse.

Lorsque l'homme entra dans la chambre, le P. Antoine éprouva une certaine défiance en le voyant fermer la porte derrière lui et pousser le verrou. L'inconnu s'agenouilla ensuite sur le prie-Dieu et à voix basse, mais intelligible, commença à réciter le *Confiteor*. Le Père étendant alors la main pour bénir, prononça ces paroles : *Dominus sit in corde tuo et in labiis tuis, ut rite confitearis peccata tua*. Que le Seigneur soit dans ton cœur et sur tes lèvres pour que tu confesses dûment tes péchés.

Mais au même instant, cet homme allongeant une main, sans changer de posture, saisit le Jésuite à la gorge ; en même temps, il sortit de dessous le carriek qui le couvrait un pistolet qu'il lui braqua au visage, d'sant à voix basse :

— Si tu bouges, je tire!

Le P. Antoine demeura étourdi : cette main qui lui serrait le cou comme des tenailles l'empêchait de prononcer un mot : il porta machinalement les mains en avant.

— Reste tranquille, dit l'homme en le secouant si brutalement qu'il fit sauter trois boutons de la soutane.

Et approchant son visage de celui du Jésuite, tout en continuant à le menacer de son pistolet, il lui demanda :

— Où sont les papiers que le F... t'a donnés il y a trois jours ?

Le P. Antoine fit un effort pour répondre, et l'homme desserra un peu la main.

— Personne ne m'a donné de papiers, dit-il alors d'une voix suffoquée.

— menteur ! s'écria l'homme, lui cognant la tête contre le mur. Avant de mourir, il t'a remis un paquet de lettres !

— Cela n'est pas vrai, répliqua le Jésuite, qui commençait à recouvrer son calme.

— Voleur, hypocrite ! rugit l'homme, lui appuyant sur la tempe le canon du pistolet. Si tu ne me les donnes pas, tu es mort !

— Je ne les ai pas, et si je les avais, je ne te les donnerais pas, répliqua le Jésuite avec fermeté.

L'homme poussa une espèce de rugissement de rage, et saisissant le P. Antoine par les cheveux, il lui baissa la tête pour lui plonger un poignard dans la nuque.

— Attends, gémit avec angoisse le Jésuite.

L'homme crut que la terreur le faisait céder, et il se leva, le lâchant complètement. Le P. Antoine se mit aussi debout et tendit vers lui ses mains tremblantes.

— Dix minutes, pour Dieu ! lui dit-il. Cinq minutes pour faire un acte de contrition... pour me recommander à la Très Sainte Vierge, qui est ma mère... et ta mère aussi, malheureux !

L'homme, surpris, recula d'un pas ; et comme si ce nom béni eût réveillé en lui la honte, le doute et l'amertume, il murmura avec accent où tous ces sentiments se confondaient :

— Ma mère ? . . .

— Oui, répondit le Jésuite, qui remarqua l'émotion du misérable. Ta mère aussi ! . . . et la mienne, et celle du Christ, qui te demandera compte du crime que tu vas commettre !

L'homme sembla s'agiter dans l'obscurité, comme trépigant de

rage, et il poussa rudement sa victime sur le prie-Dieu, en lui disant :

— Prie tant que tu voudras... mais tais-toi!...

Le P. Antoine tomba à genoux sur le prie-Dieu et serra contre sa poitrine l'image du Sacré-Cœur, avec la foi, l'amour et l'espérance du juste qui se dispose à mourir. Dieu seul peut expliquer ce qui arriva alors : ce qu'il y a de certain, c'est que, tandis que le Jésuite pressait sur son cœur le Cœur Sacré du Christ et, à deux pas de la mort, lui offrait la vie qu'il allait perdre pour le pardon de l'assassin qui la lui arrachait, la fureur de celui-ci s'éteignit, comme une tempête à laquelle manquent tout à coup les vents qui l'avaient déchaînée : ses yeux s'ouvrirent jusqu'à jaillir de l'orbite, comme si la mansuétude du religieux lui parût une chose surnaturelle, et la grâce de Dieu, transperçant en ce moment son cœur de fer, fit monter à ses lèvres un de ces sanglots qui remplissent de joie le ciel parce qu'ils annoncent qu'un pécheur revient à la maison de son père. Ce sanglot parvient aux oreilles du P. Antoine, qui, croyant que son bourreau l'avertissait qu'il devait mourir, se leva, blanc comme un linceul, mais parfaitement calme. Il vit alors que, loin de le frapper, l'assassin, laissant tomber à terre le poignard et le pistolet, baissait la tête en portant les deux mains à ses yeux et s'écriait d'une voix sourde :

— Pardon, Père!... Pardon au nom de la Très Sainte Vierge Marie!...

Un coup de feu parti du pistolet tombant à terre résonna en même temps, et on entendit aussitôt les cris poussés par le supérieur et les coups qu'il frappait à la porte. Le P. Antoine demeura un moment immobile, sans savoir quel parti prendre : l'homme lui embrassait les genoux, gémissant avec angoisse :

— Père, au nom de la Très Sainte Vierge Marie, ne me perdez pas! J'ai dix enfants!

— Frère de mon cœur! s'écria le Jésuite, le prenant dans ses bras. Ne crains rien!... Je te sauverai!...

L'homme se laissa tomber sur le prie-Dieu comme une masse inerte, et c'est alors que le P. Antoine entr'ouvrit la porte pour éloigner le supérieur. Voyant qu'ils étaient seuls de nouveau, le Jésuite allongea machinalement la main vers le quinquet pour lever la mèche : il s'arrêta cependant, par un sentiment de délicatesse, en songeant qu'il devait respecter l'incognito de cet homme. Mais celui-ci devinant la pensée du religieux, aviva lui-même brusquement la flamme de la lampe, et arrachant l'abat-jour et le jetant loin de lui, il s'écria avec violence :

— Regardez-moi en face, Père... Vous verrez ainsi quelle figure ont les assassins!

Et lançant à terre le bonnet de peau qu'il portait, il éclata en sanglots.

C'était un homme de haute taille, sec, au teint jaunâtre; d'épais sourcils cachaient presque complètement des yeux noirs et vifs qui se montraient de l'orbite comme deux vipères au bord de leur trou: il portait la barbe sans moustache, et ses cheveux gris pendaient en mèches longues et emmêlées. Un carrick gris le couvrait complètement, et l'on sentait que, dessous, il était parfaitement armé. Le P. Antoine le serra de nouveau dans ses bras et, avec de douces paroles de pardon et de confiance, il parvint enfin à le tranquilliser. Alors, cet homme scélérat, qui, même au milieu des saintes et profondes émotions qui l'agitaient, laissait échapper des exclamations ordurières, cédant ainsi à l'habitude invétérée qu'il avait de les employer, dévoila au Jésuite la trame infernale que les Loges maçonniques avaient ourdie contre lui. La mort chrétienne de leur chef entre les bras du P. Antoine les avait alarmées: elles supposaient qu'au moment de mourir il lui avait révélé les manœuvres criminelles auxquelles il avait pris part, et elles avaient résolu d'assassiner le Jésuite pour assurer, par sa mort, le secret de leurs plans. Les lettres qu'il lui avait réclamées n'existaient pas: c'était une ruse dont il s'était servi pour l'obliger, par surprise, au cas où il possédât quelque document, à l'avouer. Le pistolet ne devait lui servir que pour menacer et se défendre en cas de péril: il devait lui donner la mort silencieusement, en lui enfonçant le poignard dans la nuque d'une manière particulière, et il devait fuir aussitôt dans une voiture conduite par un autre franc-maçon qui l'attendait au bout de la rue. Il s'était offert spontanément pour accomplir l'assassinat, poussé par la haine qu'il portait aux Jésuites depuis que, sous la direction de l'un d'eux, sa fille aînée avait fait profession dans un couvent, sans que ni prières ni menaces eussent pu la détourner de sa vocation. Les indications relatives à la distribution de la maison, au nombre et aux habitudes des Pères qui y demeuraient avaient été fournies par un autre franc-maçon qu'il nomma: c'était une personne très connue, qui venait voir les Pères fréquemment, faisait partie de diverses confréries, et se confessait parfois au P. Antoine. Ceci fit plus horreur au Jésuite que le crime du misérable qui lui parlait. C'est à ce personnage aussi qu'avait été confiée la rédaction de la lettre avec mission de lui donner une certaine couleur pieuse dont,

précisément, l'exagération éveilla les soupçons du Père Supérieur. Comment avait-il renoncé à son crime, c'est ce que le malheureux cherchait en vain à expliquer : il dit que, sans savoir pourquoi, il sentit son cœur se briser en voyant le Jésuite s'agenouiller sur le prie-Dieu sans proférer une seule plainte, et que l'image de sa fille agenouillée devant un autel, demandant au Seigneur le salut de son âme, s'était à ce moment présentée à son esprit.

— C'est elle ! C'est elle qui m'a sauvé ! disait l'infortuné, cachant entre ses mains son visage bouleversé et donnant libre cours à des larmes qui, peut-être, n'étaient pas montées à ses yeux depuis son enfance.

Le P. Antoine profita de ces paroles pour éveiller en cet homme l'idée qu'il désirait lui inculquer : il lui dit que les vœux de sa fille ne seraient pas remplis s'il ne lavait pas son âme au tribunal de la Pénitence ; et, avec ce tact et cette adresse que l'Esprit-Saint suggère à l'homme de Dieu qui se met entre ses mains, il l'éleva peu à peu de l'humain au divin, du terrestre au surnaturel, de l'amour du père à la douleur du pécheur contrit, obtenant enfin que, là même, sans aucun délai, il confessât à ses pieds toutes les fautes de sa vie entière. Il s'offrit à l'aider et l'aida effectivement à faire son examen de conscience : deux heures après, le pécheur se relevait purifié, et la victime revêtait le bourreau, au nom de Jésus-Christ, du blanc manteau de la grâce !

Alors le P. Antoine lui demanda comment il pensait échapper aux embûches des Loges. L'homme ne parut pas s'en préoccuper beaucoup.

— Pour le moment, la voiture qui m'attend me mettra en sûreté ; ensuite, je chercherai le moyen de sortir pour toujours d'embarras... La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas vous montrer en public pendant deux jours.

Le P. Antoine le lui promit et descendant avec lui l'escalier, l'accompagna jusqu'à la porte : de là, il écouta le bruit de ses pas qui se perdait au loin et entendit le roulement d'une voiture qui partait au galop.

Le P. Antoine ne sut jamais qui était cet homme et n'eut jamais de ses nouvelles. Seulement, trois mois après, il reçut un paquet qui était envoyé de Liverpool et qui contenait une espèce de grande médaille dorée et une feuille de parchemin. La médaille consistait en une équerre et un compas croisés en forme de losange ; elle était attachée à un riche ruban de soie bleue, qui sert, aujourd'hui, à attacher la clé du sanctuaire dans une certaine église de

la Compagnie. Sur le parchemin, couvert de plusieurs sceaux, les noms propres et les dates étaient grattés (1). Ces deux objets se trouvent actuellement sur la table de celui qui écrit ces lignes et voici le texte du parchemin :

A. : L. : G. : D. : G. : A. : D. : U. :

A tous les maçons réguliers

Salut, Force, Union.

Nous Ven. : Dignit. : et Offici. : de la R. : L. : *** n^o *** constituée sous les auspices de la M. : R. : G. : L. : Symb. : de *** pour ***

Certifions par la présente que notre cher et digne F. : né à *** , âgé de *** et de profession *** est *Maître Maçon* de bonne réputation et aimé de nous tous.

En conséquence, nous le recommandons comme tel à tous les FF. : dans toutes les parties du monde, promettant la plus grande gratitude et réciprocité pour les soins qu'il aura reçus d'eux.

Donné et scellé en la Chambre du Milieu de cette R. : L. : dans l'O. : de *** le vingt du mois de ***.

A. : L. : 58 *** et du Seigneur 18 ***.

Le Vén. : M. : G. B. Tualler gr. : 14.

Le 1^{er} Vig. : F. : O. : M. : Thales gr. : 3.

Le 2^e Vig. : J. : G. A. Balmes gr. : 14.

Le Très. : J. : E. : C. Aman m. :

L'or. : E. : T. : A. : Roger de Aunel gr. : 16.

Le 1^{er} Exp. : J. : M. : C. Espartero gr. : 3.

Le Secr. : Garde des Sceaux M. : M. : T. Homero gr. : 3.

Au verso :

Sit tux et lux fuit.

Nous Josué gr. : 33. : Gr. : Maître de la Très R. : G. : Loge Symbol. : de *** pour ***

Certifions : Que le diplôme de retour a été légalement et légitimement octroyé à notre très C. Fr. : *** et que les signatures qui l'authentiquent sont celles dont se servent habituellement le Vén. : Maître. : Dign. : et Off. : de la R. : Loge *** de notre ressort.

Or. : de *** le 15 du mois de *** A : L : 58 *** et du Seigneur 18***.

Le M. : R. : Mre. : G. : T. : J. Josué Gr. : 33.

(1) Dans la présente copie, nous avons remplacé les blancs de l'original par ce signe ***.

(De l'almanach du Pellerin.)

